



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 14 (1986)

DOI: 10.11588/fr.1986.0.52957

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

J. P. T. BURY et R. T. TOMBS, Thiers (1797-1877), A Political Life, London (Allen & Unwin) 1986, 307 p.

Lorsqu'un spécialiste de Gambetta (J. P. T. Bury) et un historien de la Commune (R. T. Tombs) se rencontrent, ils en viennent, tout naturellement, à parler de l'inévitable Adolphe Thiers. Du fruit de leur collaboration est issu un ouvrage de synthèse remarquable, qui replace le «foutriquet» dans la lignée des grands hommes d'Etat français. Pourtant, l'œuvre des deux historiens britanniques n'est en rien hagiographique. Des travers et des ambitions du petit bourgeois de la place Saint-Georges rien n'est caché, de son mariage, à sa façon très curieuse d'écrire l'histoire, sans oublier ses analyses de conservateur borné qui ne voit pas la nécessité de réformes sociales. Pour comprendre qui est M. Thiers, il faudrait, en fait, commencer le livre à l'envers, par cette belle conclusion générale qui donne, en quelques traits, tous les aspects de ce «spécialiste en tout», à la fois journaliste, historien, amateur d'art (et de jolies femmes), et, surtout, orateur renommé parce qu'homme politique.

Bury et Tombs se sont efforcés de faire ressortir l'œuvre de l'homme politique. Il y sont parvenus en toute sérénité, sans vouloir «régler un compte» ou ériger une statue de cristal à M. Thiers. On suit pas à pas la carrière très riche de ce Rastignac marseillais. Le style des deux auteurs est alerte, la documentation irréprochable: archives anglaises, belges et françaises, mémoires et sources imprimées. Première constatation, Thiers n'est pas aussi opportuniste et réactionnaire qu'on a, jusqu'ici, voulu le faire croire. Si, moult fois, il rétablit l'ordre sans détours, comme à la rue Transnonain, en 1834, il n'en demeure pas moins qu'il se considère comme le fils de la Révolution, celle de 1789. Il reste attaché à une République garantissant les libertés et récompensant le talent. L'ouvrage a aussi le mérite de donner de M. Thiers l'image d'un diplomate au fait des grands problèmes de son époque. Certes, il n'est pas un bon négociateur, on le vit bien pendant sa tournée des grandes capitales européennes après le désastre de Sedan, mais, en dépit de ses faux calculs lors de la crise syro-égyptienne de 1840, il obéit, là encore, à une logique: la France a besoin de l'alliance anglaise, sans négliger l'appui russe dans une Europe des nationalités dont il se méfie. D'où ses incessantes mises en garde contre la politique aventureuse du Second Empire qui condamne la France à l'isolement en 1870.

Reste, évidemment, la question centrale: Thiers et la Commune. Nouveauté par rapport à ce qui a été écrit jusqu'à présent (en dehors du très bel ouvrage de William Serman), les deux auteurs n'ont aucune arrière-pensée politique lorsqu'ils analysent l'action du chef du pouvoir exécutif sur cet épisode douloureux de l'histoire française. Thiers est coupable de l'erreur du 18 mars et de la fuite soudaine du gouvernement à Versailles qui précipite Paris dans l'insurrection. Les «fantaisies» militaires de M. Thiers sont aussi dénoncées, ainsi que l'ordre de tuer tout insurgé pris les armes à la main. Mais, font remarquer Bury et Tombs, lors de la Semaine sanglante, si Thiers reste curieusement trop réservé, c'est qu'il ne peut faire grand chose face à cette hystérie collective qui s'est emparée des Versaillais et des communards. La création des cours martiales, qui fusillent au coin des rues, ne peut lui être imputée, elle est l'œuvre exclusive de généraux qui règlent un vieux compte avec Paris. Aurait-il donné l'ordre immédiat de cesser le massacre, ni l'Assemblée nationale, ni l'armée, ni l'opinion, précisent les deux auteurs, ne l'auraient suivi ou compris. Sur les ruines fumantes de la Commune, châtimement du Paris révolutionnaire de 1848 et de 1871, du Paris frivole qui entraîne le pays vers l'expiation de Sedan, Thiers restaure l'unité de la nation au nom de l'Etat jacobin. Profitant des divisions des monarchistes, il sait imposer la République et se conduit en chef véritable d'une France désarmée, qui, de nouveau, a besoin d'un grand homme pour lui ouvrir le chemin. La démonstration est ici rigoureuse. Bury et Tombs montrent un solide vieillard septuagénaire qui demeure résolument optimiste dans la tourmente. Adolphe Thiers est «un battant». Il ne croit pas à la décadence irrémédiable de la France et œuvre pour qu'elle redevienne rapidement une grande puissance toujours auréolée d'universalisme. S'il monologue beaucoup au Conseil

des ministres ou devant le Conseil supérieur de la guerre, il agit avec efficacité en libérant le pays, en réarmant. Bref, chose peu commune dans la France contemporaine, M. Thiers gouverne au sens fort du terme. D'où son extraordinaire popularité, constatent les deux auteurs, qui, de la revue de Longchamp, jusqu'à ses funérailles au Père Lachaise en septembre 1877, ne lui fait pas défaut, n'en déplaise à ses détracteurs sévissant dès les années 1880.

En résumé, un livre désormais indispensable pour comprendre la France du XIX^e siècle. On peut toutefois regretter quelques lacunes: la question du mariage espagnol en août 1836, la signification réelle du plébiscite du 8 mai 1870 qui est moins une acceptation de l'Empire que le rejet de l'agitation révolutionnaire. On doit aussi remarquer la méconnaissance de la grande révolte kabyle, premier défi d'ordre colonial de la III^e République qui mobilise autant d'hommes que pour la répression de la Commune, mais pour une plus longue période. Ces derniers aspects sont heureusement développés dans l'œuvre magistrale, toute d'érudition, consécration d'une riche carrière, que le professeur Pierre Guiral vient de faire paraître, quelques semaines après le livre de Bury et Tombs sur Adolphe Thiers. 1986 aura donc été l'année de réhabilitation d'un homme qui a marqué son siècle.

Jean-Charles JAUFFRET, Evreux

Allan MITCHELL, *Victors and Vanquished. The German Influence on Army and Church in France after 1870*, Chapel Hill & London (The University of North Carolina Press) 1984, XVII-354 p.

Le présent volume est la seconde partie d'une trilogie consacrée à l'influence allemande sur la France après 1870; un compte-rendu ici même portant sur le volume précédent: *The German Influence... The Formation of the French Republic*, n'avait pas pleinement rendu justice au propos de l'auteur, se surprenant de ce qu'il n'évoque pas ce qui constitue la matière de ce nouveau volume. Après la politique et l'économie, voici le tour des questions militaires, religieuses et scolaires, traitées en deux parties successives. L'intention est toujours la même: montrer qu'une claire compréhension de la vie publique française passe notamment par une juste appréciation des relations entre celle-ci et l'Allemagne. L'armée et l'Eglise ont ceci de commun, selon l'auteur, qu'elles étaient en situation marginale vis-à-vis des institutions républicaines et étaient toutes deux des organisations hiérarchiques, affrontées l'une comme l'autre à des réformes telles que le service militaire obligatoire et l'obligation scolaire. L'affaire Dreyfus sert ici de tournant essentiel d'une histoire où l'Eglise comme l'armée se trouvent profondément impliquées.

Appuyé notamment sur les procès-verbaux du Conseil supérieur de la Guerre, créé en 1872, et ceux du Conseil supérieur de l'Instruction publique, niveaux de décisions jugés plus révélateurs que le débat public, l'auteur entend décrire la perception qu'avaient les Français des exemples allemands. Celle-ci ne va pas sans déformation: ainsi la simplification abusive du système allemand d'enseignement secondaire allemand, vu comme une structure duale: le *Gymnasium* et la *Realgymnasium* (l'enseignement moderne), alors que l'*Oberrealschule* constituait bien une troisième voie. La première partie comprend plus d'une centaine de pages consacrées à la question militaire et placées sous le signe de la réflexion du colonel Jules Lewal (général et commandant de l'Ecole de Guerre en 1877) qui, dans le *Journal des Sciences militaires*, en 1872, estimait que l'exemple prussien était «the most useful stimulant» pour la réforme militaire française. Dans *La France et son armée*, Charles de Gaulle en 1938 constatait de même: «dans l'ordre militaire comme dans les autres, l'esprit français va subir longtemps l'influence de la pensée germanique». A. Mitchell donne des exemples de cette réflexion sur la guerre perdue. La réorganisation des voies ferrées s'inspire de la méditation sur le rôle joué par les chemins de fer dans la stratégie prussienne. En ce sens, A. M. estime que